



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de CELLIER (Léon), « Note sur le titre », *Les Contemplations*, HUGO (Victor), p. 475-476

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1595-1.p.0551](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1595-1.p.0551)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1985. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTE SUR LE TITRE

Le titre *Contemplations* rime avec de nombreux titres du XIX^e siècle *Méditations* (Lamartine); *Consolations* (Sainte-Beuve); *Élévations* (Vigny); *Illuminations* (Rimbaud); *Divagations* (Mallarmé).

Les érudits nous apprennent que Lamartine avait songé à ce titre avant d'adopter celui qui le rendit célèbre, et que deux illustres inconnus, au moins, avaient publié avant Hugo un recueil de vers ainsi intitulé.

Le poète des *Contemplations* est l'héritier de Rousseau et de George Sand. Entre les deux éditions de *Lélia*, celle-ci fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre *Contemplation*, le chapitre LVIII de la deuxième version, admirable évocation d'un lever de soleil, suivie d'une méditation lyrique.

Ce titre convient parfaitement au recueil de Hugo. Puisque son adoption remonte aux environs de 1840, nous citerons ici deux textes particulièrement suggestifs. Des bords du Rhin, le 10 septembre 1840, Hugo envoya à Léopoldine un lavis, « Ce que je vois de ma fenêtre ». Sous le dessin se lit cette inscription au crayon : « L'âme des poètes n'a que deux attitudes : contempler et prier. Quand leur pensée ne plane pas, elle s'agenouille. Et tous les sentiments humains sont là; la contemplation contient la joie; la prière contient la tristesse; la prière et la contemplation contiennent l'amour. »

Sur une convocation de l'Académie du 3 octobre 1843 (donc moins d'un mois après le drame de Villequier), Hugo a écrit cette note (ms. 24.793) : « L'âme existe et la preuve c'est que nous contemplons la création et que nous contemplons le créateur. » *Les Contemplations* prouvent l'existence de l'âme.

En dehors du titre, le substantif *contemplation* est employé trois fois dans le recueil; le substantif *contemplateur*, deux fois; le verbe *contempler*, trente-deux fois. P. Moreau a analysé finement le concept dans *les Contemplations ou le Temps retrouvé*. Pourquoi affirmer cepen-

dant : « La contemplation est... un regard, mais un regard tourné vers l'intérieur? » Comment ne pas citer en guise de réponse le couplet de Péguy dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* : « Lui, il portait ses deux yeux, les yeux aux lourdes paupières, aux deux poches dessous, les yeux sinon les plus profonds, du moins les plus profondément voyants qui se soient jamais ouverts sur le monde charnel, — qui sur la création se soient jamais posés. » L'infini dans les cicux, l'infini des mers, l'infini de l'âme sont les objets privilégiés de la contemplation; mais le regard de Hugo se pose sur tout. Comme Goethe distingue trois formes de vénération (dans la « Province pédagogique » de *Wilhelm Meister*), Hugo joint à la vénération pour ce qui est au-dessus de nous, à la vénération pour ce qui est à notre niveau, la vénération pour ce qui est au-dessous de nous, et qui implique non seulement de « reconnaître les souffrances et la mort comme quelque chose de divin », mais même de vénérer ce qui est un objet de rebut, de haine ou d'épouvante.

La contemplation m'emplit le cœur d'amour,

proclame Hugo.

Parce que tout est plein d'âmes, tout dans la création est apte à contempler. C'est pourquoi tout aboutit à des échanges de regards. Hugo étant toujours plus complexe qu'on ne dit, la pratique de la contemplation, le passage de la contemplation à la méditation, tels qu'on peut les définir d'après *Saturne, Magnitudo parvi, A celle qui est restée en France*, se révèlent d'une grande subtilité. Que l'on se reporte donc aux commentaires de ces pièces. Notons ici que si Dieu voit dès qu'il regarde, le poète ne devient voyant qu'au prix d'un effort; la contemplation est un exercice qui se prolonge; elle exige du temps, la fixité du regard; elle provoque dans l'âme vertige et effroi, mais elle apporte la sérénité, lorsqu'elle se métamorphose en extase, lors donc qu'elle atteint son point de perfection, car elle a pour fin de mener le poète par-delà une apparence, par-delà un seuil. En même temps qu'elle prouve l'existence de l'âme, elle révèle en s'y conformant le principe de toute vie spirituelle : Si le grain ne meurt... Il faut ne plus voir les choses pour voir Dieu; il faut que l'œil du corps s'éteigne, pour que l'œil de l'esprit s'allume.

Remarquons enfin, encore que les distinguos multipliés par Hugo (contemplation et prière, contemplation et pensée, contemplation et rêve, rêve et songe) ne soient pas aisés à accorder, que la contemplation est le propre du voyant et que le voyant s'oppose au penseur, mais que, selon une note d'*Océan*, « il y a eu des hommes comme Orphée et Moïse, en qui le penseur était doublé du voyant ». Hugo évidemment se rangeait parmi eux.

P. 3.

PRÉFACE

1. *Dates* : ms. Guernesey.

vol. Guernesey, mars 1856.

C'est le 31 octobre 1855 que Hugo quitte Jersey. Il datera de Guernesey et l'épilogue du recueil et la préface, celle-ci étant censée écrite au dernier moment. Mais dès le 2 septembre 1855 on lit dans une lettre de Hugo à Janin : « *Les Contemplations*, comme je le dis dans la préface, pourraient être intitulées *Mémoires*. C'est toute ma vie, vingt-cinq ans, *grande mortalis aevi spatium*, comme dit Tacite, racontés et exprimés par le côté intime et avec l'espèce de réalité qu'admet le vers. »

Le 14 janvier 1855, il avait ajouté en *post-scriptum* à une lettre à É. Deschanel : « Ce sera un livre à part que ces *Contemplations*. Si jamais il y aura eu un miroir d'âme, ce sera ce livre-là. »

Que Hugo ait longtemps réfléchi à ce qu'il voulait faire, ressasant idées et images, la chose va de soi. Mais la lettre à Janin semble bien indiquer que la préface était rédigée avant le départ de Jersey.

Grande mortalis aevi spatium : espace considérable de la vie humaine, selon la traduction de Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, Première leçon), ou longue partie de la vie humaine, selon la traduction de Chateaubriand (*Vie de Rancé*, Avertissement). L'expression de Tacite figure dans la *Vie d'Agricola* (III), où elle ne s'applique qu'à une durée de quinze ans. Hugo était grand lecteur de Tacite, mais il est tentant de penser qu'il s'est rappelé ce mot parce que celui qui voulait « être Chateaubriand ou rien » avait une fois de plus Chateaubriand présent à l'esprit (Sainte-Beuve lui-même ne note-t-il pas que « le mot n'a retenti pour tous que depuis que le grand Écho l'a répété »). Il est évident que lorsque Hugo écrit que *les Contemplations* pourraient être intitulées *Mémoires* ou que « le livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort », il songe aux *Mémoires d'outre-tombe*.

Une variante de la *Préface* n'en pose pas moins une difficulté. Hugo avait écrit au début du quatrième paragraphe : « Ce sont en effet toutes les mémoires vagues, riantes ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenues et rappelées rayon à rayon... » Dans sa *Fantaisie de V. Hugo* (II, 99), J.-B. Barrère s'autorise de cette variante pour conclure que dans l'expression *Mémoires d'une âme* (Hugo) « entendait le mot mémoires primitivement au féminin et sans capitale » ; et il ajoute : « Beaucoup moins défini qu'une autobiographie en vers suggérée par le mot *Mémoires*, c'est plutôt, comme Hugo l'écrivit peu après à É. Deschanel, « un miroir d'âme », les reflets d'une vie dans sa mémoire, les réflexions du monde changeant dans une sensibilité qui elle-même se modifie avec l'âge ». Il est difficile de partager ce point de vue (ni P. Moreau ni J. Seebacher ne le font) : *mémoire* au sens de souvenir ne s'em-